

art press

Janvier 2014

Thierry Fontaine

Galerie Les Filles du Calvaire / 31 octobre - 30 novembre 2013

Les voyages offrent aux artistes un mode de déracinement radical. Originaire de La Réunion, Thierry Fontaine a étudié l'art à Strasbourg, résidé à la Villa Médicis à Rome, en Nouvelle-Calédonie, Australie, Afrique du Sud, Suède, et expose à Paris. L'impossibilité d'un partage d'exotismes provenant de ce degré zéro de toute forme culturelle originaire que l'on nomme *acculturation* s'exprime chez lui par un retour à la vie nue, aux corps, aux éléments naturels : terre, eau, feu... Les images qu'il fabrique ont quelque chose d'abrupt. *Chaque homme est une île*, où un lecteur (ou est-ce l'auteur?) lit un livre portant ce titre, peut servir de modèle : toutes ces photographies appellent une légende qui nous les désigne. Ce sont les pièces d'un puzzle où tout rapport à un monde établi vient se défaire. Elles associent souvent le fantasme de l'île déserte, rêve d'une liberté absolue, au vide, lieu du sans lien, et à l'angoisse d'un naufragé isolé du monde. L'île est le symbole d'un soi qui met l'autre à part en le situant dans un ailleurs lointain et inaccessible.

La plupart des images tuent l'imaginaire en véhiculant des clichés qui recouvrent le réel d'une peau esthétisante. Thierry Fontaine joue à l'inverse de l'irréalisme pour saisir le réel dans ce qu'il a d'impossible, de perturbant. Des déchets reposant sur un sol sous-marin deviennent un *Trésor*, un squelette doré en pleine nature invite à une méditation sereine. Le principe de contradiction explose dans des images paradoxales : ampoules électriques en feu, verre dont le verre est transpercé de clous. Le schéma directeur que suivent ces images nous échappe. Ce qui frappe, c'est l'absence de visage humain. Ses autoportraits le montraient le visage masqué de boue, d'herbe, ou recouvert de bouteilles en plastique. « Dès qu'on montre un visage, dit-il, le regard s'arrête. » On perd le sens global de l'image.

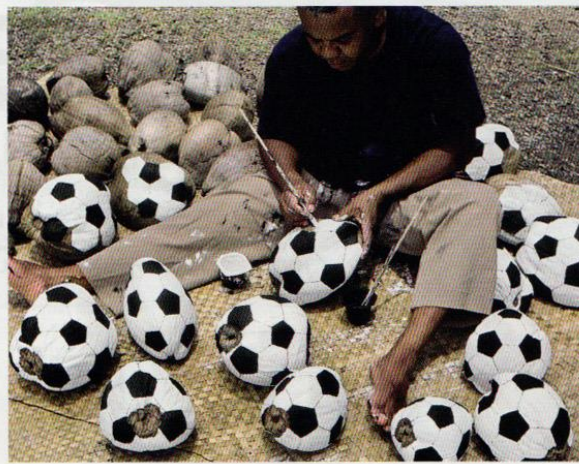
Un être humain n'est pas avant tout un visage qui nous fait face, contrairement à ce que dit la doxa éthique contemporaine. C'est un corps, une main savante, des façons de faire diverses. Mais les activités traditionnelles, supports des savoirs indigènes, sont réduites par le tourisme de masse à des fabriques de colifichets. Fontaine s'amuse à montrer un indigène peignant des noix de coco pour imiter des ballons de football ou fabriquant de petites tours



Eiffel en coquillages. Pris par son activité, le fabricant ne fait pas l'objet d'un portrait, son visage se dérobe dans l'anonymat. Nous sommes confrontés à ce que produit la mondialisation : la part de l'autre, exigence éthico-politique fondamentale, est réduite à néant avec la fin de toute activité productrice donneuse de sens. L'autre sans visage n'est pas un vis-à-vis qui nous fait face, il ne communique rien à personne et devient un objet insolite dans notre perception du réel.

Claire Margat

Travel radically uproots. Born in Réunion, Thierry Fontaine studied art in Strasbourg and has been in



residence at the Villa Medici in Rome, in Nouvelle-Calédonie, Australia, South Africa and Sweden, and exhibited in Paris. In his work the impossibility of "shared exoticisms" due to this degree zero of originary cultural form which we call acculturation is expressed by a return to naked life, to bodies, to the natural elements earth, water and fire. There is something abrupt about the images he makes. *Every man is an island*, where a reader (the author, perhaps?) reads a book bearing that title, can serve as the model. All these photographs are designated by a caption. They are the pieces in a puzzle where relations to an established world come unstuck.

They often combine the fantasy of a desert island, the dream of an absolute freedom, with emptiness, unconnected places, and the anxiety of being marooned from the world. The island is the symbol of a self which locates the other in a distant, inaccessible place.

Most of the images kill the imaginary by conveying clichés which cover the real with an aestheticizing skin. Fontaine plays the opposite of unreality and captures the real in its impossible, disturbing side. Waste resting on the sea floor becomes a treasure, a golden skeleton in the middle of the countryside inspires a serene meditation. The principle of contradiction explodes in paradoxical images: electric light bulbs on fire, a pane of glass with nails driven through it. The guiding idea behind these images escapes us. The striking thing is the absence of human faces. In his self-portraits the artist's face is masked with mud and grass or covered with plastic bottles. "If you show a face, the gaze stops," he says. You lose the global sense of the image.

Contrary to the contemporary ethical doxa, a human being is not essentially a person facing us. It is a body, a skilled hand, different ways of doing things. But mass tourism reduces traditional activities, the vehicles of native knowledge, to the manufacture of trinkets. Fontaine amusingly shows us a native painting coconuts to look like footballs or making mini-Eiffel Towers out of shells. Busy with his work, the maker is not the subject of a portrait, his face is hidden. We are confronted with the products of globalization: the place of the other, that fundamental ethical and political requirement, is reduced to nothingness with the end of all meaningful productive activity. The faceless other is not someone facing us. He communicates nothing to anyone and becomes merely a strange object in our perception of the real.

Translation, C. Penwarden

En haut/above:
« L'île sauvée », 2001. Cibachrome.
126 x 166 cm.
Ci-contre/opposite:
« Le Fabricant de rêve », 2008.
Trirage Lambda. 136 x 181 cm